



grobiosciences

Fédération Européenne de Zootechnie

Journal d'Uppsala (3 au 8 juin 2005)

Retour de Suède, un pays... exotique

*Jean-Claude Flamant,
Mission Agrobiosciences*

Edité par la Mission Agrobiosciences.

La mission Agrobiosciences est financée dans le cadre du contrat de plan Etat-Région par le Conseil Régional Midi-Pyrénées et le Ministère de l'Agriculture et de la Pêche.

Renseignements : 05 62 88 14 50 (Mission Agrobiosciences)

Retrouvez nos autres publications sur notre site : <http://www.agrobiosciences.org>



Le temps des arrivées en territoire inconnu

Bromma, le « City Airport » de Stockholm, c'est l'ambiance et le décor d'un aéroport « de province ». A l'arrivée, pas de passerelle anonyme : c'est à pied sur le tarmac que l'on rejoint le hangar proche de la piste où les bagages sont déversés en un temps record sur un grand plateau fixe. Au départ, après les contrôles habituels, on s'achemine à pied vers l'avion désigné parmi d'autres par des panneaux indicateurs. Bromma, ce sont les pistes de l'aérodrome historique de Stockholm, proche des quartiers périphériques. Dans le hall, une librairie propose de nombreux ouvrages sur les pionniers et les débuts de l'aviation suédoise, c'est significatif.

En fait, je n'ai pas pris garde à la mention qui figurait sur mon billet d'avion : « Stockholm Bromma », et non pas « Stockholm Arlanda », l'aéroport international par lequel j'étais arrivé l'an passé. Et d'ailleurs, mon agence de voyage savait-elle qu'il y avait deux aéroports à Stockholm ? Une différence qui semble minime, un grain de sable qui égratigne pourtant mon programme de voyage : je n'ai pas de liaison directe, par bus ou par train, pour rejoindre, en une demi-heure, Uppsala où se tient cette année la Réunion de la Fédération Européenne de Zootechnie.

L'assimilation des pratiques locales de déplacements exige du temps. Je me dis qu'il faudrait interroger les étrangers qui arrivent pour la première fois dans un territoire, leur demander de raconter leurs hésitations et leurs erreurs dues à une signalétique défailante, afin de rendre ces lieux d'accueil parfaitement adaptés à la perception de ces nouveaux « débarqués ». Prenons la Suède. On ne le sait pas assez, mais c'est en fait un pays exotique. Par exemple, aujourd'hui, je dois y réapprendre la nécessité de changer mon argent, ce que les voyageurs européens ont très rapidement oublié depuis maintenant quatre ans ! La monnaie unique constitue un gain de temps appréciable et une facilité offerte par l'Europe à tous ceux qui circulent fréquemment. Or la Suède, pourtant pays membre de l'Union Européenne - contrairement à son voisin, la Norvège - n'a pas fait le choix de l'Euro. Il faut donc acquérir des « Kroner » - environ dix Kroner pour un peu plus d'un Euro.

Je repère assez rapidement le bureau de change dans le hall de « Stockholm Terminal », à la fois gare routière des bus depuis les aéroports et le reste de l'agglomération, et gare centrale des chemins de fer. Il me faut pourtant quelque temps pour découvrir que l'absence de file d'attente aux guichets n'est qu'illusoire ! C'est à ce moment crucial du change de monnaie que je prends contact avec un rituel particulier du pays, celui de la « file d'attente virtuelle ». Comme dans les centres de sécurité sociale, en France, des numéros d'appel s'affichent sur des écrans électroniques au-dessus des guichets. Je prends docilement mon ticket au distributeur et réalise alors qu'il doit y avoir au moins vingt personnes devant moi. Mais où sont-elles ? Dispersées dans tout le hall...

Même scène pour acheter le billet de train, sauf que le jeu de piste se complique : où se trouve le distributeur de numéros ? Un petit bout de papier sans lequel il est impossible d'accéder à l'un des vingt guichets que la compagnie suédoise des chemins de fer a installés à l'abri du brouhaha du grand hall. Comment est signalée cette pratique lorsqu'on ignore

qu'elle va de soi ; où et comment obtenir ce numéro « sésame » ? De telles incertitudes vous font perdre de précieuses minutes. Elles me font manquer le premier train en partance pour Uppsala. En revanche, l'avantage de la file d'attente virtuelle - une fois que l'on a tout compris - c'est qu'il est possible d'aller acheter son journal ou de faire un tour aux toilettes sans perdre son tour. « Qui va à la chasse perd sa place » dit-on en France. Ici ça ne veut rien dire. Je vous le dis, la Suède est un pays exotique.

Le climat particulier des lieux

Réunion Annuelle de la FEZ - Fédération Européenne de Zootechnie - dans les locaux modernes de l'Université des Sciences Agronomiques. Grand amphithéâtre de 900 places, nombreuses salles périphériques de diverses tailles, le tout avec un équipement sans faille : le Power Point est désormais le standard de présentation des communications dans ce type de Congrès international. Une organisation qui n'admet pas l'à-peu-près : les bus partent à l'heure dite d'un point du centre-ville selon l'information indiquée sur un panneau dans les hôtels, sans pitié pour les retardataires ! Ceux-ci doivent rejoindre la bonne ligne des autobus urbains ou prendre un taxi.

Les séances démarrent également pile à l'heure, celle qui figure sur les programmes, annoncées par une grosse cloche qui est frappée à la seconde près. Le programme est le programme : il doit se dérouler tel qu'il est imprimé, sérieusement et sans rires. Question posée à l'hôtesse dans le hall d'accueil du congrès : « *A quelle heure les autobus vont-ils retourner à Uppsala Centre ?* ». Sous-entendu : il y a certes l'horaire officiel, mais les autobus ne pourraient-ils pas partir dès qu'ils sont pleins de congressistes, ceux qui sont lassés par la succession des communications en fin d'après-midi ? Cela se fait couramment dans ce type de réunions, à Rome ou au Caire. La réponse de l'hôtesse consiste à désigner le petit carnet des horaires que chaque participant a trouvé dans son dossier. Le postulat : les organisateurs suédois ont tout prévu pour les congressistes et il n'est pas question que ceux-ci ne s'y plient pas.

Le climat des lieux, lui-même, a décidé de mettre de l'ordre dans les enthousiasmes débordants des gens venus du sud : à peine quinze degrés - alors que nous venons de pays qui flirtent avec les 28 degrés - c'est le cas à Toulouse - et même 25 à Bruxelles qui, comme chacun sait est une ville du sud. De toute manière, quand on est à Uppsala, la plupart des territoires habités du monde sont au sud. Pour rafraîchir encore un peu les ardeurs, la pluie tombe presque sans discontinuer durant trois jours. La plupart des participants « sudistes » sont venus ici sans pull et sans parapluie. Ils auraient dû lire attentivement la plaquette d'annonce de la réunion et suivre les indications portées à ce sujet par le Comité d'Organisation : « *A cette époque de l'année, le climat à Uppsala peut être frais et pluvieux* ». Heureusement, mon hôtel offre un service gratuit et apprécié de parapluies blancs, avec le numéro de téléphone et l'adresse imprimés pour le ramener en cas d'abandon ou d'oubli. Je n'ai jamais vu en France, ou ailleurs, un hôtel offrir à ses clients un tel service, très apprécié en la circonstance. L'exotisme, vous disais-je.

En avril de l'an passé, j'avais découvert un pays qui avançait à marche forcée dans le printemps nouveau, mais avec un hiver scandinave encore très présent. Des tas de neige au bord des rues et des routes. Les enfants habillés d'anoraks et de doudounes pour aller à

l'école. Dans la campagne entre l'aéroport international et Uppsala, un paysage de lacs couverts de leur couche de glace, silhouettes noires des arbres dans les campagnes, prairies grises de gel. Relief monotone de collines, avec des aspérités minérales de grands blocs de rochers qui surgissent des profondeurs de la terre.

Les avions de Malmö Aviation qui assurent la liaison Stockholm-Bromma Bruxelles sont de petits appareils « Avro » à quatre réacteurs, avec la carlingue sous les ailes. Décollage. Vue plongeante sur l'archipel de Stockholm, sur les multiples côtes, sur les îles lilliputiennes flanquées d'embarcadères, sur la verdure des champs et des forêts. Une heure de vol déjà. Sous mes yeux, un grand viaduc qui relie deux côtes au découpage extrême. Un territoire d'eau. Une dentelle de terres. Le vol se poursuit : Stockholm Bruxelles, c'est plus long que Toulouse Bruxelles. Uppsala, c'est encore plus lointain que je l'imaginais.

« L'esprit d'Uppsala »

Que sais-je de la Suède ? Quels sont « les grands noms » que l'humanité doit à ce pays ? C'est la question que je me suis posée en venant à Uppsala pour la première fois l'an passé. Je suis parvenu à énoncer Linné, Celsius, Dag Hammarskjöld... Sans oublier évidemment « Ikea » et le mobilier de style suédois. Et aussi Olof Palme, ce Premier Ministre symbole du socialisme à la suédoise, mort assassiné. Mais en me remémorant cet essai d'inventaire, je réalise soudain que j'ai oublié celui qui est le suédois le plus connu dans le monde, Nobel, dont on prononce le nom chaque année lors du choix des fameux Prix.

En fait, la Suède est le pays de la classification et du classement, c'est ce qu'on lui doit : Anders Celsius et la mesure de la température, Carl von Linné et la première nomenclature botanique, Alfred Nobel et son classement des grands hommes de la planète. Le pouvoir est là, explique Michel Foucault, dans la dénomination et le classement des choses – « Les noms et les choses ».

Uppsala est vraiment la ville de Linné : le botaniste est présent partout dans la ville – bustes, gravures, reproductions. Il a été professeur à l'Université de cette ville. Le parc Linné, le musée Linné... Et je loge au Grand Hôtel Linné. La flore de Linné, une reproduction de l'originale, est disponible parmi les ouvrages offerts à la lecture avec les journaux et les magazines, tous en langue suédoise. Proche du bar de l'hôtel, le patio délimite des carrés de terres entre les tables, garnis de différentes espèces de plantes aromatiques. Jouxant l'immeuble, s'étend le jardin du Musée de Linné, où poussent plusieurs centaines d'espèces de plantes cultivées, pérennes ou ressemées chaque année, adaptées à différents types de sols reconstitués, classées dans des carrés successifs selon les principes du botaniste. Ces plantes ainsi disposées, en plein développement printanier, constituent un gisement d'émotion et donnent un charme particulier à l'esprit de classement dû à Linné.

Le hall d'accueil du Château d'Uppsala honore la mémoire de Dag Hammarskjöld par une exposition qui lui est consacrée. Il a été étudiant à l'Université d'Uppsala où il a obtenu sa thèse en économie politique. Deuxième Secrétaire Général de l'ONU, il avait tenté de mettre de l'ordre dans le monde et cela lui a coûté la vie. Le Prix Nobel de la Paix lui a été attribué à titre posthume en 1961 par le Comité Norvégien Nobel, à Oslo.

Dans la documentation distribuée aux congressistes, j'apprends qu'Uppsala a été le siège du royaume des Svears, dans les années 500-600, à l'origine de ce qui va devenir la Suède jusqu'à atteindre une expansion maximum à l'échelle des territoires entourant la Mer Baltique. Et puis, en ce lieu historique, beaucoup plus ancien que Stockholm, l'Eglise crée le premier archevêché du pays : nous sommes au douzième siècle, quatre siècles avant que le Roi Gustave Vasa ne fasse passer le pays au luthérianisme. Deux flèches identiques et une longue nef de briques, la cathédrale d'Uppsala est d'un gothique parfait, tellement équilibré qu'il s'en dégage une impression d'inertie et un déficit d'intimité sous les regards des fenêtres du château princier qui domine la ville. En contrebas, la rivière aux eaux brunes traverse la ville ancienne, entre des maisons aux façades colorées, des parcours agréables pour les piétons et des pistes cyclables. Uppsala offre l'ambiance d'une ville universitaire avec des restaurants et des bars fréquentés par de nombreux jeunes. Les vélos très nombreux constituent la dominante de la circulation en cœur de ville. Sur les trottoirs, des lieux sont affectés à leur rangement, les uns à côté des autres. En périphérie de ces quartiers anciens et commerçants où la promenade est agréable, s'alignent les grands quartiers d'habitat de cette ville de 130.000 habitants environ, des immeubles largement ouverts à la proximité d'espaces arborés.

La devise d'Uppsala : « *Grande est la pensée libre – plus grande est la pensée juste* » - tout un programme pour une ville universitaire. L'Université d'Uppsala est de réputation mondiale, la plus ancienne des pays nordiques, créée en 1477. Depuis le plateau du Château, un immense campus s'étend sur des kilomètres où se côtoient les édifices des origines et bâtiments modernes : Instituts, Ecoles, Facultés, Bibliothèques, résidences... jusqu'au domaine des champs et des forêts, avec les bâtiments récents de l'Université des Sciences Agronomiques (Swedish University of Agricultural Sciences). Son Département de recherche en génétique animale constitue une référence européenne en terme d'« animal breeding », notamment pour l'élaboration de modèles d'estimation de la valeur génétique des animaux reproducteurs – toujours la culture de la nomenclature et du classement ! Il a même obtenu le secrétariat de l'organisation mondiale « Interbull » : le Prix Nobel des taureaux de races laitières est attribué ici grâce aux algorithmes de la génétique quantitative dont le perfectionnement se poursuit. Et Jan Philipsson, Secrétaire d'Interbull - et de surcroît Président du Comité Scientifique de cette Réunion de la FEZ - ambitionne de parvenir à réaliser un classement européen des étalons des races de chevaux de course : il a produit à ce sujet plusieurs communications au cours des Séances de travail.

En me remémorant tout cela, j'ai envie de parler de « l'esprit d'Uppsala ». Et cela m'évoque aussitôt ce qu'on a appelé « l'esprit de Stockholm », qui désigne la première Conférence des Nations Unies sur l'Environnement, à l'origine des travaux de la Commission Brundtland - du nom de sa présidente Gro Harlem Brundtland, Ministre Norvégienne de l'agriculture. Son rapport - « *Notre avenir à tous* » - publié en 1987, a popularisé le terme de « développement durable » (sustainable development). Quels indicateurs pour mesurer, évaluer, qualifier... ce qu'est le développement durable ? Il est nécessaire de se préoccuper des générations futures, des ressources naturelles dont elles pourront disposer, mais avec le « durable », il faut aussi que ce développement soit « vivable », « soutenable » et « supportable » par la société.

Retour au soleil après trois jours d'intempéries pluvieuses. Basculement de l'ambiance dans les rues, d'autant que c'était hier le jour de la Fête Nationale. Le solstice d'été et son soleil de minuit sont proches désormais. Un soleil de fin de printemps. Tables des cafés

aussitôt sortis sur les trottoirs. Tenues légères des jeunes sur leurs vélos, alors qu'il ne fait encore que 20° « Celsius » au thermomètre, et que les « sudistes » continuent à ressentir le froid nordique.

Pourquoi est-ce que je me sens plus chez moi à Médenine dans le sud tunisien, qu'à Uppsala au sud de la Laponie ? L'animation des grandes rues piétonnes de Stockholm que je parcours avant de reprendre le bus pour Bromma ne me touche pas autant que le désordre des ruelles de la Médina de Tunis. Et ceci malgré le grand marché aux fleurs sur la place du théâtre, et la foule des passants où je remarque des Africaines et même des Indiennes en costume parmi des Suédoises blondes en jean. De nombreux restaurants italiens, Mac Do et autres « fast-food » se succèdent sans fantaisie au bas d'immeubles massifs. Dans les larges avenues proches de Stockholm Terminal, une circulation disciplinée. Une perturbation pourtant, celle des cris de joie et des hurlements de jeunes, garçons et filles, qui agitent des oriflammes depuis des remorques et des voitures décorées : un club sportif vient, semble-t-il, de remporter un match. Au milieu des concerts d'avertisseurs et des banderoles, il me semble même distinguer un drapeau Turc. De toute manière, le reste de la rue continue son flux, entre les façades inertes, comme indifférente.

Un pays où tout doit être en ordre et où ceux qui y vivent le font respecter... Certes, mais ne s'agit-il pas d'une manière de s'adapter à des conditions physiques et climatiques rigoureuses et contrastées où la durée des jours varie de seulement quelques heures en hiver (entre 10h00 le matin et 15h00 le soir !), à vingt-quatre heures le jour de la Saint-Jean. D'où la magnification de la lumière lorsqu'elle se manifeste enfin.

17h 30 - Survol du territoire hollandais. Déjà un peu plus près de chez nous, après 90 minutes de vol : la côte et les contours des polders, les parcs éoliens, la trame du tissage des champs allongés.

Le pays des animaux heureux

Dans le hall de l'hôtel, à côté de la flore de Linné, un livre sur la géologie du pays. L'histoire géologique ancienne du monde affleure ici en surface, avec les ressources maintenant épuisées du fer à l'origine du fameux acier suédois. Et dans mes bagages, deux livres : Armand Frémont « La région espace de vie », et Emile Durkheim « Les règles de la méthode sociologique ». Deux lectures sérieuses en contrepoint de mes survols et de mes regards, deux lectures pour comprendre les territoires et les sociétés.

Une image symbolique et sympathique que je retiens de ces jours passés : l'arrivée de Madame la Ministre de l'Agriculture, Ann-Christin Nykvist, par l'allée centrale du grand auditorium de l'Université de Uppsala où elle va présider la séance inaugurale du Congrès. Elle est entrée, presque anonyme, et s'est dirigée gentiment vers le groupe des officiels rassemblés dans un coin de la tribune - sans protocole, sans empressements, sans déplacement de service d'ordre ni sirènes de motards, comme cela aurait été le cas chez nous. Peut-être même est-elle venue à vélo ? Elle ne correspond pas à l'image typique que nous avons des Suédoises : elle est petite et brune. Oui, il faut apprendre à découvrir les particularités des pays exotiques.

C'est comme une tradition, me semble-t-il : dans les gouvernements suédois, les ministres de l'agriculture sont des femmes. L'une de celles qui ont précédé Ann-Christin Nykvist, Annika Ahnberg, participe à la Table Ronde organisée cette année sous le titre : « *Valeurs éthiques et objectifs économiques : contradictoires ou complémentaires ?* ». Elle est une « ancienne travailleuse sociale » explique-t-elle. Aujourd'hui consultante.

« *La revendication du bien-être animal, c'est, de la part de la société, une manière de faire un rejet global d'un mode de production, intensif et industriel* » déclare-t-elle dans son propos introductif. Un rejet global qui se focalise sur ce point particulier, celui des conditions de vie des animaux d'élevage.

« *Alors, c'est comme par rapport à la Constitution Européenne !* » hasarde le journaliste animateur de la Table Ronde, Peter Sylwan.

Comme en écho à ces propos, l'actuelle Ministre de l'Agriculture, Ann-Christin Nykvist, a longuement mentionné dans son discours la nécessité d'adopter des pratiques d'élevage respectueuses du bien-être des animaux. « *Pourquoi tant d'importance ?* » me glisse à l'oreille Fouad Guessous, directeur de l'Institut Agronomique et Vétérinaire de Rabat. C'est tout l'intérêt de ces Réunions de la FEZ, ces télescopes entre conceptions différentes des pays du nord et du sud, de l'ouest et de l'est, à propos de ces sujets sensibles que sont l'élevage des animaux, la consommation de viande, les rapports homme-animal.

La Ministre apporte la réponse à mon ami « sudiste » : « *Le respect du bien-être animal par les éleveurs, c'est un signal qu'ils donnent au reste de la société qu'ils prennent bien en compte ses préoccupations* ».

Je note qu'elle a dit « *un signal* »... Ce qui importe donc à ses yeux, c'est que les éleveurs puissent faire savoir qu'ils adhèrent à ce que la société toute entière considère comme allant de soi. Car comment aller à rebours de ce que veut aujourd'hui la majorité de la population et de ce que le pouvoir politique a traduit en règles s'imposant à tous ? Je me demande pourtant si les éleveurs suédois adhèrent réellement à cette idée du bien-être animal en tant qu'élément constitutif de leur activité, ou s'ils se considèrent comme incompris par une société qui a décroché des réalités de la production de leur alimentation.

Annika Ahnberg, l'ancienne Ministre, dit qu'elle connaît bien, en tant que travailleuse sociale, l'intimité de tous ceux qui se ressentent comme des victimes. Et les agriculteurs sont loin d'être les seuls dans cette situation : « *Beaucoup de gens dans notre société, aujourd'hui, se considèrent comme des victimes* ». Autrement dit, comment chacun peut-il être compris et se sentir compris.

Pour les consommateurs, explique Unni Kjaernes, chercheuse norvégienne à l'Institut national de recherche sur la consommation, « *la confiance dans l'alimentation est corrélée au degré de confiance dans les institutions politiques des pays* ». Elle a coordonné un programme de recherche européen sur ce sujet. C'est, selon elle, un critère discriminant. Application concrète : aujourd'hui, explique-t-elle, les Britanniques adhèrent largement à leurs institutions, notamment avec la création d'une institution indépendante, la nouvelle « Food Authority », ce qui se traduit par l'évolution des quantités de viande consommée, qui a retrouvé son niveau « d'avant vache folle ». J'interprète : Tony Blair a réussi là où John Major avait échoué.

Devant plusieurs centaines de congressistes, la Table Ronde se déroule au sein du grand amphithéâtre de l'Université des Sciences Agronomiques, dans un décor de bois clair scandinave avec de grandes rangées de fauteuils d'un bleu vif outremer. Les membres du panel sont installés en bas de l'amphi autour de petites tables, comme dans un café, avec un décor de claustras de bois fleuris. Un grand écran sur lequel sont projetées les images prises depuis la salle par deux caméras de télévision : gros plan sur chaque intervenant au cours de sa prise de parole ou vue d'ensemble du panel.

Peter Sylwan, animateur de la Table Ronde, fait projeter un petit film. Un élevage de truies avec leurs petits. Originalité : ils ont accès à un grand espace central. Les cases d'élevage sont disposées en carré, autour de ce grand espace avec herbe et paille, où tous peuvent venir s'ébattre s'ils le veulent. Et ils ne s'en privent pas d'après les images : « *Voici des animaux heureux* » commente Peter. Et, complète-t-il, ce bien-être est acceptable sur le plan économique : « *Ça ne coûte pas cher de faire ça* ». Nous sommes au cœur du sujet de la Table Ronde : les valeurs éthiques et les objectifs économiques sont-ils compatibles ?

« *Des animaux heureux et en bonne santé* »... c'est justement le titre du rapport promulgué (en avril 2001) par une autre Ministre de l'Agriculture, Margareta Winberg, celle qui a précédé Ann-Christin, pour promouvoir les conceptions suédoises en matière d'élevage, des conceptions qui font référence et dont se réclament les mouvements qui veulent faire avancer les idées en matière de respect, voire de droit, des animaux.

Mais, commente Frans Stafleu, vétérinaire au sein de l'Institut d'Éthique de l'Université d'Utrecht, membre du panel : « *Est-on vraiment sûr que le bien-être, pour les animaux, c'est d'être dehors ? Ce n'est peut-être pas vrai !* ». Frans est l'auteur d'un article sur le bien-être des animaux sauvages gardés en captivité en vue de les soigner avant de les relâcher, un article où il instruit la question suivante : « *Les besoins écologiques de préservation de la biodiversité sont-ils compatibles avec les principes du bien-être des animaux sauvages ?* »

Alors, je me demande, dispose-t-on d'instruments de mesure, d'indicateurs, du bien-être animal au pays de Celsius et de Linné ? Des instruments qui seraient aussi convaincants que ceux utilisés pour l'estimation de la valeur génétique des taureaux ?

Pourtant, une question depuis la salle interpelle le quatrième membre du panel, Pieter Knap, responsable du programme d'amélioration génétique d'un groupement économique porcin. « *Comment introduire les principes du bien-être animal dans les critères de choix des reproducteurs et l'organisation de la sélection ?* »

La question de base pour les consommateurs, intervient Unni Kjaernes, n'est pas celle du bien-être des animaux dans les conditions de leur élevage, c'est que « *l'on élève ces animaux pour ensuite les tuer en vue de les manger : est-ce acceptable ?* ». Mais, poursuit-elle, « *malgré ce qui peut poser problème, le nombre de végétariens ne s'est pas accru, et en Grande-Bretagne on observe même que la consommation de viande de bœuf est en augmentation* ».

La viande, c'est justement le sujet pour la prochaine Réunion Annuelle de la FEZ, choisi par le Président du « Scientific Committee » de la FEZ, l'écossais Cledwin Thomas. Il m'explique qu'il a obtenu des moyens de Bruxelles qui vont permettre de retenir de jeunes

chercheurs chargés de proposer « *des idées innovantes et des concepts nouveaux* » en vue de nouvelles recherches sur la qualité et la sécurité de la viande (voir l'information et les modalités sur le site Web de la FEZ). La pertinence de leurs propositions sera discutée au cours de la Réunion Annuelle qui se tiendra à Antalaya, en Turquie, en septembre 2006.

C'est donc en référence à ce cadrage qu'il va falloir composer un panel d'intervenants à la Table Ronde, susceptibles de porter des regards distanciés et contrastés par rapport aux normes scientifiques de ces très bons chercheurs choisis dans les meilleurs laboratoires de recherche d'Europe. Pas forcément « nobélisables » mais évidemment « excellents ». S'agissant de la viande, de sa production et de sa consommation, un indicateur d'évaluation et de qualification des propositions ne devrait-il pas être de nature culturelle ? Quelles sont les perceptions de la société sur les approches scientifiques de la viande ? Voilà ce que nous pourrions mettre en débat dans un an.

17h45 - Coup d'œil à la terre qui se déroule sous l'avion. Parcellaire moins ordonné que tout à l'heure. C'est la Belgique maintenant. Nous arrivons vers des territoires moins bien classifiés. Une autre « culture ».

Alors, la Suède, un pays « exotique » ? Pourquoi cette impression ? Tout d'abord la distance : Stockholm est aussi éloigné de Toulouse que Toulouse d'Athènes ou Paris d'Istanbul. Un pays des extrêmes aussi : la durée des jours au cours de l'année et la rigueur des températures. Un pays parmi ceux au monde qui ont tous les autres à leur sud ! Un petit pays, quelques millièmes de la population du monde, mais dont le sens du classement, de l'ordonnancement des choses, fait référence et dont l'influence est énorme dans le monde scientifique par l'intermédiaire du choix annuel des lauréats des Prix Nobel. Rigueur tempérée par une certaine décontraction vis-à-vis de la classe politique que nos pays dits plus « laxistes » pourraient envier.

L'« ailleurs » nous apprend beaucoup sur nous-mêmes. Le Petit Prince de Saint-Exupéry aurait pu décrire son arrivée sur la planète des classements et des classifications, où chacun peut trouver sa place selon la règle de nomenclature qui a été adoptée grâce au talent des chercheurs. Le « modèle suédois » de société en quelque sorte.

Sur le Web, pour plus d'information :

Sites institutionnels

Prix Nobel : www.nobelprize.org

Interbull : <http://www-interbull.slu.se/>

Fédération Européenne de Zootechnie (FEZ) : www.eaap.org

Université d'Uppsala : <http://info.uu.se/fakta.nsf/sidor/luniversite.duppsala.idE0.html>

Documents

La biographie de Dag Hammarskjöld sur le site de la Fondation Nobel (en anglais) :
<http://nobelprize.org/peace/laureates/1961/hammarskjold-bio.html>

Ministère Suédois de l'Agriculture (Rapport sur le bien-être animal) : « *Happy and Healthy Animals : ethical and moral perspectives on keeping animals* » :
<http://www.sweden.gov.se/content/1/c6/02/60/62/0107e1c6.pdf>

Le dossier de la Mission Agrobiosciences sur le bien-être animal et les rapports homme-animal dans le cas des animaux d'élevage :
http://www.agrobiosciences.org/imprime.php3?id_article=984

Et pour compléter par une note culturelle, voir le site dédié au grand cinéaste suédois Ingmar Bergman, né à Uppsala le 14 juillet 1918 : <http://www.ingmarbergman.se/>

... Ainsi que le site officiel de la grande actrice Ingrid Bergman :
<http://www.cmgww.com/stars/bergman/>